

Culture



Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage. Représentations sociales d'une différence*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Sociologie d'aujourd'hui, 1985. 200 pages, questionnaires, dessins, résultats de questionnaires en annexe. 145 FF

Denise Deshaies

Volume 6, Number 2, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1078741ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1078741ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deshaies, D. (1986). Review of [Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage. Représentations sociales d'une différence*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Sociologie d'aujourd'hui, 1985. 200 pages, questionnaires, dessins, résultats de questionnaires en annexe. 145 FF]. *Culture*, 6(2), 109–110. <https://doi.org/10.7202/1078741ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage. Représentations sociales d'une différence*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Sociologie d'aujourd'hui, 1985. 200 pages, questionnaires, dessins, résultats de questionnaires en annexe. 145 FF.

par Denise Deshaies
Université Laval

Les femmes utilisent-elles plus fréquemment des traits de prononciation standard ou l'intonation montante en fin de phrase comparé aux hommes, ont-elles plus souvent recours à des demandes de confirmation de la part de leurs interlocuteurs, font-elles appel à certains adjectifs spécifiques ou encore se font-elles interrompre plus souvent que les hommes dans des conversations mixtes? Toujours est-il que la plupart des recherches portant sur le rapport entre langage et sexe ont l'habitude d'interpréter les différences quantitatives dans l'usage de certains traits linguistiques comme des marques qualitatives de l'insécurité des femmes et de leur position sociale subordonnée par rapport aux hommes. Que l'on ait affaire aux dictons populaires, à la littérature spécialisée ou aux oeuvres littéraires, la même interprétation sociale prévaut: le langage des hommes est la meilleure forme de parler, celui des femmes étant affecté de préciosité. C'est à ce type de recherche que Verena Aebischer s'attarde dans le deuxième chapitre de son livre en y critiquant le biais behavioriste, c'est-à-dire un biais «où l'individu ne semble avoir d'autre possibilité que de réagir à un stimulus, toujours identique à lui-même» (p. 51): étant femme, on ne peut prendre la parole autrement qu'en manifestant de l'hypercorrection, de l'insécurité, ou encore son statut social d'inférieure ou de dominée. Pour Verena Aebischer, non seulement ces recherches sont-elles entachées d'un biais behavioriste, mais encore ont-elles le défaut de traiter les femmes comme un groupe homogène, comme une variable indépendante de la classe sociale, où il suffit d'être femme pour que le reste s'en suive...

Posant que, quelle que soit la perspective adoptée, fût-elle naïve ou scientifique, le langage des femmes apparaît toujours être du «bavardage» (chapitres I et II), l'auteure nous propose une étude psycho-sociologique de la femme bavarde. Ce n'est donc pas une analyse de traits linguistiques précis qui est présentée mais bien une étude des représentations sociales que les femmes se font de leur langage, donc de leur bavardage. Pour l'auteure, le trait bavardage

accolé à toute prise de parole féminine est raciste car il s'applique à tous les membres du groupe sans exception et parce qu'il trouve son fondement dans des explications de nature biologique ou physique. Le cercle vicieux qui permet de faire de la femme et de la parole vide de sens ou vide d'effet tantôt la cause, tantôt l'effet, cantonne la femme dans la frivolité et l'irresponsabilité.

Deux études différentes, deux méthodologies distinctes permettent d'appréhender la façon dont les femmes reconnaissent le bavardage et s'en accommodent.

La première d'entre elles consiste dans l'interview non directive de soixante femmes âgées de 20 à 55 ans et choisies selon qu'elles occupent des emplois majoritairement représentés par des femmes ou par des hommes, des emplois occasionnels ou marginaux, qu'elles restent à la maison, etc., et selon qu'elles sont féministes ou non (chapitre II). Soixante interviews où on demande aux femmes ce qu'elles pensent des échanges entre femmes, de la façon de parler des hommes et des femmes et à partir desquelles quatre solutions sont dégagées:

— la solution individuelle et positive incarnée par la *femme traditionnelle* qui reconnaît dans le bavardage un trait typiquement féminin dont les hommes ont peut-être horreur mais qui lui permet d'être à l'aise avec d'autres femmes, d'établir une connivence avec elles et de remplir le rôle social qui lui est dévolu par la nature même des choses, celui de complément de l'homme;

— la solution individuelle et négative de la *femme moderne* qui considère que le bavardage est l'apanage des autres femmes, bavardage qui constitue le symbole par excellence de la pauvreté de leur quotidien. Nulle connivence avec d'autres femmes, nulle concession face à leur rôle traditionnel. La femme moderne se sent à l'aise avec les hommes dont elle admire le langage direct, sans détours, sans fioritures;

— la solution collective et positive de la *femme nouvelle* qui, grâce au mouvement féministe, a pris conscience d'une culture proprement féminine. Non seulement revendique-t-elle le droit à cette différence, la «féminitude», mais aussi y intègre-t-elle le bavardage comme mode de communication régi par la non-violence, l'harmonie, l'absence de rapport de pouvoir. L'homme et son langage y sont perçus comme dominants, logiques, secs, manipulateurs. Seules les femmes et un langage incorporant les mots, la gestuelle, le corps tout entier, permettent à la femme nouvelle de se définir;

— la solution collective et négative par laquelle *la suffragette* nie toute idée de différence entre la femme et l'homme. Mode de pensée imposé par l'homme, le découpage du monde en masculin/féminin ne saurait exister, d'où la revendication d'égalité, de similitude. Si le bavardage est reconnu, il ne l'est que comme une pratique des femmes qui sont sans pouvoir, sans volonté de changer, sans identité. Seule l'action collective menée sur un mode masculin permettra à la lutte de trouver son aboutissement.

Grossièrement résumées dans le présent texte, ces quatre solutions illustrent quatre prototypes de femmes ou, plus exactement, quatre représentations sociales d'un même objet, le langage-bavardage des femmes (chapitres IV, V et VI).

Si cette partie de l'étude a le mérite d'éviter de considérer l'ensemble des femmes comme un tout homogène en y distinguant quatre sous-groupes, on peut se demander ce qu'elle a de sociologique. En effet, bien que l'auteure ait choisi son échantillon en fonction des types d'emplois occupés, nulle trace de l'impact de cette variable sur les représentations sociales n'apparaît dans l'étude. Qui est femme traditionnelle, moderne, nouvelle ou suffragette? Nul ne le saura. Quel impact l'expérience sociale des femmes a-t-elle sur leurs représentations? Nul ne saura répondre à cette question. Toute discussion de cet ordre est absente de l'étude de sorte que les représentations étudiées sont sociales surtout grâce à leur titre, décrochées qu'elles sont de la réalité socio-économique des femmes qui les ont évoquées. Cette lacune est d'autant plus regrettable que l'analyse demeure par ailleurs intéressante et nuancée.

Dans la deuxième étude, Verena Aebischer a dégagé des adjectifs ayant servi à la définition du bavardage dans les interviews, tels *ouvert, inexpressif, frivole, bavard, discret, chaleureux, communicatif*, etc., pour la construction d'un questionnaire visant à mesurer l'attitude de 50 étudiantes et de 50 étudiants de niveau universitaire à l'égard de certains éléments para-linguistiques, dont la position de la tête et des bras. Les étudiants devaient évaluer six postures de femmes et six postures d'hommes ainsi que des dessins de tête identifiés à l'aide de formes schématisées en utilisant une échelle à huit points pour chacun des adjectifs bipolaires. Cette partie de la recherche visait à démontrer que les représentations sociales de la femme et de l'homme étaient indépendantes du langage réel et de son contenu et qu'elles répondaient plutôt à un modèle déjà construit.

Méthodologie classique en psychologie sociale, ce type de questionnaire permet de faire ressortir le stéréotype rattaché à un objet. Il n'y est plus question de sous-groupes de femmes qui s'accommoderaient différemment du connotant «bavardage». On y étudie plutôt une population dans son ensemble,

distinguée sur la seule base du sexe, pour découvrir, schématiquement, que les étudiants, indépendamment de leur sexe et des postures évaluées, attribuent à la femme les traits *bavard, futile, frivole, indiscret* mais aussi *expressif, communicatif, chaleureux* alors que les hommes sont classés comme étant *froids, inexpressifs, non communicatifs, fermés* mais également *discrets, sérieux, importants, moins bavards* (chapitres VII et VIII).

Ce type de résultat n'est pas sans rappeler les conclusions de plusieurs recherches en psychologie sociale dans lesquelles les gens parlant des langues minoritaires ou des variétés linguistiques non standard ont reçu sensiblement les mêmes connotants que ceux qui sont attribués aux femmes dans cette étude. S'agirait-il alors d'une problématique plus vaste que celle représentée par l'indissolubilité du lien entre femme et bavardage? On serait porté à le croire étant donné la convergence des résultats d'études portant sur des objets pourtant différents. C'est toute la problématique du minoritaire qui semble émerger de telles études. Cependant, la psychologie sociale se contente souvent d'une description des stéréotypes exprimés sans en approfondir les fondements sociologiques, sans en élargir la perspective. D'où ce livre, qui dans son ensemble est intéressant, accessible et bien construit, tout en ayant le défaut inverse des reproches que Verena Aebischer adressait à d'autres types de recherche: si celles-ci ont été jugées entachées d'un biais behavioriste parce que l'individu ne peut réagir autrement qu'en fonction d'une série de causalités sociales externes, l'auteure n'a pas démontré qu'il en était autrement, toute analyse de l'impact de la situation socio-économique sur les représentations sociales ayant été évacuée de l'étude. Tout de même, ce livre mérite d'être lu pour ce qu'il est et non pour ce qu'il aurait pu être.

Margaret SEGUIN (ed.), *The Tsimshian: Images of the Past, Views for the Present*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1984. 300 pages, \$33.95 (cloth).

Jay MILLER and Carol EASTMAN (eds.), *The Tsimshian and their Neighbours of the Northwest Coast*, Seattle, University of Washington Press, 1984. 296 pages. US \$35.00 (cloth).

By Suzanne Hilton

In 1984, two anthologies were published making a major contribution both theoretically and ethnographically to Northwest Coast Indian studies. The